

Tassia Trifiatis, Gaétan Leboeuf, Francis Malka

Josée Bonneville

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

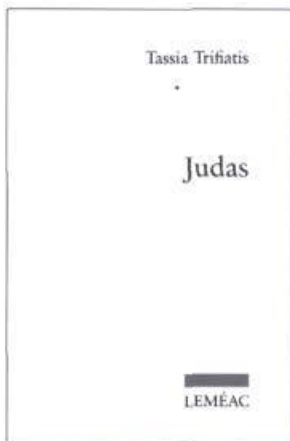
Bonneville, J. (2008). Compte rendu de [Tassia Trifiatis, Gaétan Leboeuf, Francis Malka]. *Lettres québécoises*, (129), 14–15.

☆☆☆ 1/2

Tassia Trifiatis, *Judas*, Montréal, Leméac, 2007, 144 p., 17,95 \$.

Quand l'amour est interdit

Neffeli a grandi dans un quartier juif hassidique où elle n'a jamais pu parler à un juif. Adulte, l'un d'eux devient son amant.



Dans la salle d'attente de l'hôpital juif, Neffeli Lykourgos, une chrétienne née d'un père grec, fait la rencontre de Yéhouda Leibovitz, un juif hassidique. Elle s'est fait avorter le matin même et s'inquiète de douleurs au ventre. Son fiancé, Haïthem, est en Syrie, au chevet de son père malade. Comme le prescrit sa religion, Yéhouda porte la barbe, des vêtements blancs et noirs et un grand chapeau; des papillotes encadrent son visage. Quatre ans après la fin d'un mariage qu'on lui avait imposé, il est toujours célibataire, au grand désespoir de ses parents qui voudraient qu'il soit comme tous les jeunes gens de son âge: marié et père de quelques enfants. Mais Yéhouda n'est pas tout à fait comme les autres. Bien que

religieux, il est perçu comme un rebelle par son entourage. N'enfreint-il pas une loi lorsqu'il entre chez Neffeli, et plus encore, lorsqu'il devient son amant et la fréquente assidûment? Neffeli et Yéhouda forment un improbable couple, lui « le pieux », comme elle l'appelle, et elle, la goy, l'impure, fiancée à un autre, un Arabe de surcroît. Quand quelqu'un les dénonce, après les avoir vus se promener ensemble dans le ghetto hassidique, la mère de Yéhouda se met à pleurer jour et nuit. Se sentant coupable de transgresser les lois millénaires, Yéhouda quitte alors Neffeli, puis revient vers elle, inaugurant ainsi une série d'allers-retours motivés tour à tour par son désir d'elle et par son sentiment de culpabilité. Neffeli, qui souffre de ces rejets, le désire d'autant plus qu'il la repousse. Mais que veut-elle vraiment, elle qui reconnaît que si elle arrivait un jour à l'épouser, elle « perdrai[t] tout intérêt pour lui » (p. 113)?

L'AMOUR EMPÊCHÉ

L'amour empêché, dans le roman, est multiple. Il n'est pas que celui des deux protagonistes. Il est aussi celui du père retourné en Grèce, celui du fiancé parti à Damas et que Neffeli a l'intention de quitter, et surtout celui du bébé qui ne naîtra jamais. Yéhouda, en effet, semble occuper la place laissée vacante par l'enfant avorté. Neffeli, qui est la narratrice du récit, le désigne par les mots de « garçon juif », et parfois même de « gamin ». Ce n'est pas un homme qu'elle voit en lui, mais un enfant, lui qui ne connaît pas grand-chose de la vie en dehors du quartier hassidique, lui qu'elle guide, à l'extérieur de ce ghetto, comme elle aurait guidé son enfant dans la vie, hors de son ventre. Yéhouda incarne aussi à ses yeux la solidarité et la fraternité qui lui font défaut, car les juifs hassidiques sont surtout, pour elle, des gens « possédant des liens » (p. 140). Les regarder marcher ensemble, dans la rue, la réconforte.

Somme toute, ce sont tous ces sens entremêlés qui confèrent sa richesse au roman, un roman peu banal écrit dans une langue qui ne l'est pas non plus.



☆☆☆

Gaétan Leboeuf, *Bébé et bien d'autres qui s'évadent*, Montréal, Triptyque, 2007, 276 p., 23 \$.

Si la « vraie » vie était comme ça ! ...



Gaétan Leboeuf a écrit un roman fort sympathique, un roman plus beau que la vie.

Ce qui nous est donné à lire, avec *Bébé et bien d'autres qui s'évadent*, c'est le récit qu'Alice fait des trois années qu'elle vient de vivre *Aux racines de la santé*, le restaurant végétarien où elle travaille. Elle nous parle de sa vie quotidienne de serveuse, avec des clients parfois

exigeants, parfois bizarres, mais surtout des autres employés et de leur passé, souvent lourd: Mohi, l'ingénieur obligé de s'exiler en catastrophe du Bangladesh; Alvaro, l'ancien caporal d'une milice privée qui a fini par le terroriser en Équateur; Parmal, le Tamoul professeur de géographie devenu aide-cuisinier à Montréal; Emma, l'ancienne junkie qui a passé trois ans dans un centre d'accueil et qui aime bien ponctuer la conversation de proverbes; Hok, le plus jeune de la bande, un boute-en-train qui adore écrire des contes et qui ne s'est pas remis de la mort de son jumeau, etc. Alice elle-même a connu une année difficile avant d'être embauchée au restaurant: elle a perdu sa mère et sa belle-mère dans un accident de la route et s'est séparée de son mari René peu de temps après. Heureusement qu'il y a Bébé (avec un grand B), le fœtus qu'Alice porte, sa consolation et sa joie. Fœtus exceptionnel, Bébé ne vient pas au monde au bout de neuf mois. « Avide de connaissances » (p. 194), il apprend tout de même à lire (il raffole des livres d'histoire) et à écrire (il communique avec les autres en écrivant sur la face interne du ventre de sa mère).

UNE COMPLICITÉ CHALEUREUSE

Le charme, le grand charme du roman, tient à la chaleureuse amitié et à la complicité qui unissent les personnages. Les deux seuls personnages antipathiques du roman, Eugène, l'austère gérant dit le caporal, et Solange, la cuisinière qui met volontairement des couteaux tranchants dans le bac à vaisselle de Hok, finissent par en être évincés. On se réjouit, le temps des 250 pages, de vivre dans un monde où l'entraide et la solidarité sont à l'honneur. Même le patron est sympathique, lui qui se montre digne du surnom que lui ont donné ses employés: Dieu. Tel un



GAËTAN LEBŒUF

Dieu compatissant et sage, en effet, cet ancien travailleur social veille sur eux.

La faiblesse du roman, c'est... la même chose. Tout cela est tellement sympathique que, une fois le livre refermé, on ne peut s'empêcher de se dire que c'est trop beau pour être vraisemblable. Que c'est, malheureusement, *juste* un roman. Gaétan Leboeuf est un écrivain qui maîtrise parfaitement son

art. Les multiples personnages et actions du récit s'insèrent dans un univers très cohérent, et sa plume est très habile. Qui plus est, il aborde plusieurs aspects de la vie contemporaine qui suscitent l'intérêt : l'obsession de la bouffe santé (certains passages à ce sujet sont très drôles), l'immigration, la privatisation de l'eau, etc. Je ne me suis pas ennuyée une seconde en lisant son roman, mais je me demande si les deux romans jeunesse qu'il a écrits n'ont pas déteint sur son premier roman pour adultes. Quelque chose dans le ton me le donne à penser.

Ne vous privez surtout pas, néanmoins, du plaisir de lire ce roman qui vous réconciliera avec la vie. Garanti!



Francis Malka, *Le jardinier de monsieur Chaos*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « AmÉrica », 2007, 184 p., 19,95 \$.

Un interrogatoire sans questions et un thriller sans suspense



FRANCIS MALKA

Un jardinier expose à un enquêteur les faits qui lui permettront d'élucider le mystère de la disparition de vingt-sept personnes dans un village. Élucider? Pas sûr!

Pendant ses études universitaires en biologie et en botanique, le narrateur reçoit la visite de M. Chaos, un immunologiste qui lui offre de réaménager d'immenses jardins situés sur une propriété qu'il vient d'acquérir et qui a été laissée à l'abandon. Le nouveau jardinier emploie son premier été à défricher le terrain couvert d'arbres, et son premier hiver à faire des plans pour le jardin et à cultiver, dans une serre, les arbustes et les fleurs qu'il veut y transplanter au printemps. Mais, le moment venu, M. Chaos lui propose un tout autre travail. Une de ses amies, M^{me} Lacroix, qui souffre d'une tumeur et vient d'apprendre qu'il lui reste moins d'un an à vivre, lui a demandé de l'aider à réaliser un désir auquel s'opposent les règlements

municipaux : être enterrée non pas au cimetière, mais au pied d'une statue à l'effigie de son mari, sur la place du village. La réalisation de ce désir se heurte à divers obstacles, et M. Chaos sollicite l'aide de son jardinier, qui accepte. C'est le point de départ d'une série de disparitions de cadavres et de manipulations génétiques sur des bactéries responsables de l'odeur des corps en décomposition. La précision des détails techniques donnés alors par le narrateur contribue à la vraisemblance du récit, mais leur abondance devient lassante, à la longue, et ce, même si le narrateur, vers la fin de son récit, la justifie.

UNE MÉCANIQUE (TROP) BIEN HUILÉE



En fait, le récit est mené d'une manière extrêmement rigoureuse et se présente comme une mécanique bien huilée. Mais ce qui pourrait être une qualité est ici un défaut : le récit manque d'âme et apparaît désincarné. Le fait que le village ne soit ni nommé (sauf de manière métaphorique) ni situé accentue cette impression. Mais c'est la langue du narrateur qui pose surtout problème. Celui-ci emploie une langue très écrite, sans trace d'oralité (il est pourtant en train de parler à quelqu'un), une langue neutre, sans couleur et sans saveur.

Par ailleurs, la manière dont le roman est structuré empêche tout suspense. Dès la deuxième page, le jardinier dit à l'enquêteur :

« Vous n'aurez pas l'occasion de poser des questions, qui seraient d'ailleurs inutiles, car, une fois toute l'histoire déballée, vous connaîtrez toutes les réponses que je peux apporter aux questions que vous avez en tête et même à celles que vous ne savez pas encore devoir poser. » (p. 12-13) Le lecteur, ainsi placé dans la position d'apprendre l'existence d'un mystère en même temps que la solution lui en est révélée, est privé du plaisir de vivre un suspense. Ce n'est que vers la fin du roman, à la lumière d'un retournement de situation, qu'un autre mystère apparaît là où il ne l'attendait pas. La vérité, si limpide jusque-là, se brouille, et les certitudes sont ébranlées. Ce jeu sur la vérité et le mensonge arrive cependant bien tard. Le suspense, en fin de compte, commence là où le roman s'achève.

IMPRIMERIE

LITROGRAPHES

Tél.: 819.566.7611 Téléc.: 819.569.1414
 Sans frais : 1.800.267.7611 Courriel : imprimeriehln@qc.airo.com

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Qc) J1J 2J4